

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1875.

---

TRENTE-SIXIÈME NUMÉRO.

---

*MONTREAL :*

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
38, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

## VANCOUVER (NOUVELLE BRETAGNE.)

Mgr. Seghers et M. l'abbé Auguste Brabant firent visite l'an dernier aux tribus sauvages répandues sur la côte occidentale de l'île de Vancouver. Ces Indiens, ayant bien accueilli la parole de Dieu, les deux missionnaires sont allés les visiter de nouveau au mois de septembre dernier.

La lettre suivante, écrite par Mgr. Seghers le 4 mars 1875, est la relation de ce second voyage.

### I

Nous nous embarquâmes sur le même schooner qui nous avait si heureusement transportés au printemps (1) Partis de Victoria le 2 septembre 1874, nous arrivâmes, six jours après, à Iouclouliet, sans autre accident qu'un échouement de quelques heures sur un banc de sable dont la marée montante nous eut bientôt dégagés. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, nous quitâmes Iouclouliet, sur un petit canot monté par trois Indiens. Nous fîmes, en longeant la côte, 80 milles en trois jours. Arrivés à Nootka, emplacement autrefois occupé par les Espagnols, nous rencontrâmes un navire de guerre anglais. Aussitôt que le capitaine, qui est protestant, eut appris notre présence, il descendit à terre et nous proposa de nous conduire au camp des Kyouquots, terme de notre voyage. Comme notre plan était de nous rendre directement au cap Cook, pour revenir de là à Victoria en visitant chaque camp sauvage de la côte, nous acceptâmes avec reconnaissance l'offre du capitaine. Le lendemain, à 5 heures du matin, nous partîmes de Nootka sur le *Boxer* où nous reçûmes, de la part des officiers anglais, la plus respectueuse et la plus cordiale hospitalité.

---

(1) Depuis, ce petit schooner a fait naufrage. Quelques heures ont suffi pour le mettre en pièces. Pour nous, c'est une véritable perte.

Nous visitâmes chaque camp d'Indiens. Les sauvages que nous venions de visiter nous débarquaient au camp voisin. Chez les Clayoquots, nous fûmes forcés de renoncer à ce mode de transport. L'Océan était tellement agité, les vagues étaient soulevées avec une telle furie, que les Indiens n'osèrent mettre un canot à la mer. Pour ne pas perdre de temps, nous fîmes la route à pied jusqu'au camp des Iouclouliets. Nous mîmes à ce trajet trois jours et deux nuits. Il fallut marcher le jour et coucher la nuit sous une pluie battante ; il fallut nous frayer un chemin à travers les broussailles, grimper le long des côtes et sauter de rocher en rocher. Nos provisions étant épuisées, nous fûmes réduits à ramasser quelques moules et à les manger toutes crues. Vers la fin du troisième jour, nous arrivâmes à Iouclouliet. Il était temps. Nos chaussures et nos vêtements étaient en lambeaux, et nous tombions de faim et de fatigue. Nous visitâmes ensuite les Toquats, les Ohyots, les Sichats, les Opitchesats ; puis nous traversâmes à pied l'île de Vancouver, en passant près du sommet d'une montagne de 3,000 pieds d'altitude. Arrivé sur la côte orientale de l'île, un canot nous transporta à Nanaïmo, et, de là, nous parvînmes facilement à Victoria, après une absence de plus de deux mois.

Tel a été notre itinéraire. J'y ajouterai quelques détails sur la réception qui nous fut faite par les Machelats, tribu que nous considérons comme la meilleure de la côte occidentale de notre île.

## II

Les Machelats savaient déjà que nous étions sur la côte. Comme la saison des pluies approchait, toute la tribu, selon un usage immémorial, s'était transportée au pied d'une haute montagne, pour y passer l'hiver. Un bras de mer, de plus de 40 milles de long, met cette montagne en communication avec l'Océan Pacifique. Dès notre arrivée, le chef, qui n'avait point quitté la côte, envoya deux des sau-

vages qui nous accompagnaient pour rappeler la tribu. C'était inutile. Toute la tribu revenait à force de rames. La veille, surpris par la nuit, nous avions dormi à la belle étoile sur les cailloux du rivage. Une famille de Machelats, ayant vu de loin le feu que nous avions allumé, avait, dès la pointe du jour, annoncé notre présence aux Machelats. Ceux-ci, au lieu de se rendre directement au camp, descendirent sur l'autre bord du petit golfe ; puis, après s'être lavés dans une rivière voisine, ils revêtirent ce qu'ils avaient de plus beau.

Vers deux heures de l'après-midi, nous vîmes une vingtaine de canots défilier, l'un après l'autre, vers la mer. Tout à coup, à un signal donné, tous mettent simultanément à la voile ; et, poussée par une forte brise, la flottille s'avance lestement de notre côté. Les Indiens débarquèrent en observant un religieux silence. Leurs costumes étaient pittoresques. Nous remarquâmes un enfant affublé d'une chemise descendant jusqu'aux talons et qui portait au cou un long col de papier. Sur le dos d'un vieillard, qui s'était fait une veste d'un sac à farine, on lisait, en grosses lettres : " moulin impérial. "

La tribu se rassembla dans la loge du chef, la seule qui fût debout, car en se rendant dans leurs quartiers d'hiver, les sauvages emportent les planches de leurs loges. Ils nous demandèrent la permission de dire les prières, qu'ils savaient déjà. Tous firent le signe de la croix, et d'une seule voix, récitèrent, sans en omettre un mot, l'oraison dominicale et la salutation angélique.

Aussitôt nous nous mîmes à l'œuvre, et, avant notre départ, toute la tribu savait par cœur le symbole des apôtres, les commandements de Dieu, les commandements de l'Église, ainsi que différentes explications sur chaque point de ces prières. Le soir, après les exercices, les sauvages quittèrent la loge du chef pour prendre du repos. Le temps était très-mauvais, et, pour s'abriter contre la pluie, ils dormirent sous les voiles de leurs canots convertis en tentes. J'exprimai au chef mon regret de voir les Indiens forcés d'endurer tant de privations, et je lui proposai de les ren-

voyer le lendemain et de nous transporter au camp voisin. A ma demande, ces bons Indiens répondirent en riant : “ *Kallach okouk lain*, cette pluie n'est qu'une bagatelle. ”

Nous passâmes trois jours au milieu d'eux. A la fin du troisième jour, nous plantâmes, sur le sommet d'un rocher qui domine le bras de mer et que l'on aperçoit de fort loin, une croix de vingt-trois pieds de hauteur. Je n'essaierai pas de décrire l'empressement de nos sauvages à préparer le bois, à porter les lourdes pierres destinées à l'affermir dans le sol, ni le recueillement avec lequel ils transportèrent et accompagnèrent la croix jusqu'au sommet du rocher. Avant de la planter, je leur fis réciter leurs prières et chanter leurs cantiques. Lorsque je l'eus bénite, les jeunes gens l'érigèrent, la fixèrent dans le sol et déchargèrent leurs fusils pour annoncer au loin que l'arbre du salut allait désormais porter des fruits de vertu et de bonheur là où le démon avait exercé son empire.

Trente cinq enfants, nés depuis notre première visite, ont reçu les eaux salutaires du baptême. Une jeune fille, déjà mourante, a été préparée à paraître devant le tribunal de Dieu.

Ce qui nous a le plus consolés, c'est de voir combien les sauvages avaient profité de nos instructions. Ils aiment éperdument leurs enfants. A notre arrivée chez les Kyouquots, nous demandâmes à l'un d'eux, appelé Némekous, comment se portait son petit garçon que nous avons baptisé au printemps. Il nous répondit qu'il était mort. Nous nous tûmes, nous attendant à de fortes plaintes contre Jésus-Christ dont le baptême n'avait pas conservé la vie à l'enfant. Il n'en fut rien.

“ — Avez-vous éprouvé beaucoup de peine, lui demandai-je ?

“ — Non, répondit-il, ni ma femme non plus. Si vous n'étiez pas venu, nous aurions été inconsolables. Maintenant que nous savons que notre enfant est au paradis, parce que le prêtre lui a lavé le cœur, nous ne sommes nullement affligés. ”

En terminant je suis heureux de vous annoncer que,

grâce aux secours de l'OEuvre de la Propagation de la Foi, j'aurai, vers la fin de l'année, un hôpital catholique à Victoria, un couvent, une école de filles et un missionnaire à Nainimo et une station définitive au milieu de nos chers sauvages des côtes occidentales.

## NORD-OUEST.

NOTRE-DAME DE BONNE ESPÉRANCE.

(GOOD HOPE, RIVIÈRE MCKENZIE.)

Des lettres de Good Hope, à la date du 1er Février dernier, mandent que les Sauvages étaient visités par la famine et la coqueluche. Tout le monde avait été atteint de la maladie, les enfants surtout. Beaucoup de ces derniers étaient morts par suite de la violence de l'épidémie.

Il y avait eu des caribous sur les terres des sauvages ; mais ils avaient disparu dès l'automne, de sorte que les pauvres sauvages étaient réduits à ne se nourrir que de lièvres : heureusement qu'il y en avait à foison. N'eût été cette Providence, beaucoup de sauvages seraient morts de faim. Comme il y avait alors beaucoup de neige, on espérait faire une chasse facile au caribou, dans le cas où il serait revenu.

Des lettres de Providence nous apprennent que presque tout le district de McKenzie était menacé d'une grande disette l'hiver dernier.

Des traiteurs venus là par la Rivière Fraser et la Rivière la Paix avaient fait monter beaucoup le prix des originaux, de sorte que les pauvres qui ne font pas la chasse ne savaient guère comment ils allaient pouvoir vivre.

Athabaska on craignait beaucoup la disette pour cet été. La chasse avait été peu abondante au Nord du lac et le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait coutume d'avoir beaucoup de viande et de graisse à vendre, n'en avait plus au printemps qu'une très-minime quantité.

ST. ALBERT.

Nos lettres de St. Albert sont du 18 Mai. Il régnait à cette date un grand découragement parmi la population de St. Albert. Par suite des pluies torrentielles survenues Pété

précédent, presque personne n'avait pu faire de foin. Et à raison de ce manque de foin et de la rigueur exceptionnelle de l'hiver, il est mort une grande quantité d'animaux. Il y a même des habitants du lieu qui ont perdu toutes leurs bêtes à cornes.

Pour essayer de sauver les animaux chacun a dépensé jusqu'au dernier grain d'orge et à la dernière patate, de sorte que arrivé le printemps il n'y avait presque plus de semence nulle part.

La présence d'un petit corps de police à Edmonton a grandement contribué à exciter l'émulation. Ne trouvant pas d'avoine dans le pays, les gens de la police ont dû acheter de l'orge pour leurs chevaux.

Dans le mois de Mars dernier, Monseigneur Grandin a fait commencer, en face de la Cathédrale, un pont sur pilotis de 360 pieds de long. Cette construction était indispensable. Il y a à la porte de la mission de St. Albert une rivière bourbeuse où les chevaux et les hommes risquaient leur vie. Ce pont doit être fini maintenant. Il coûte \$1300 dont la moitié est payée par la mission et l'autre par M. Hardisty, en son nom privé.

Sa Grandeur, Mgr. Grandin, était partie de St. Albert en barque le 4 mai, pour aller visiter les missions de Carlton, du Lac Vert, de l'Île à la Crosse, du Lac Caribou, etc., et ne devait être de retour qu'au mois de septembre.

## NECROLOGIE.

### MGR. DE ST. HYACINTHE.

Le vénérable Evêque de St. Hyacinthe est mort à l'Hotel-Dieu de sa ville épiscopale, dans la soixante-sixième année de son âge, après quelques semaines de maladie.

Depuis l'érection du diocèse de St. Hyacinthe, en 1852, c'est le troisième évêque qui disparaît du trône épiscopal. Rien ne faisait présager, un mois auparavant, une fin aussi prochaine ; mais la constitution de Sa Grandeur, en apparence assez bonne, s'était minée sourdement ; de sorte que la maladie a pris empire sur elle, et a fait des progrès tellement rapides que Monseigneur est descendu dans la tombe, alors que tout chez lui annonçait plusieurs années de vie.

Le Diocèse de St. Hyacinthe a appris cette triste nouvelle avec douleur, car il a perdu en Mgr. Chs. Larocque un Evêque dont le nom sera gravé dans l'histoire ecclésiastique comme un bienfaiteur insigne de l'Eglise et de la ville de St. Hyacinthe. Homme d'action, de sacrifice et de dévouement, il laissera une mémoire que ses successeurs conserveront avec reconnaissance, et plus les années s'écouleront, plus on sera à même d'apprécier ce qu'il a fait pour la prospérité de l'Evêché et le bien du diocèse.

Mgr. de St. Hyacinthe naquit à Chambly le 15 Novembre 1809 du mariage de M. Henri Larocque avec Dame Sophie Robert. Dès son bas âge il fit preuve de talents remarquables. Le curé de Chambly d'alors, M. Mignault, pour lequel Monseigneur professa toujours la plus grande vénération, remarqua au catéchisme l'intelligence vive et précocité de l'enfant, cousin d'un autre jeune homme de Chambly, aux talents non moins grands, qui, plus tard, devait fournir à l'Eglise une brillante carrière comme prêtre et comme Evêque. Nous voulons parler du prédécesseur de l'Evêque défunt, Mgr. Joseph Larocque, que tout le monde aime et admire.

Alors qu'on concevait de belles espérances sur les deux jeunes Larocque, le vénérable Messire Girouard venait de fonder, quelques années auparavant, le Collège de St. Hyacinthe. On comprenait ce que pouvait produire de bien une institution semblable, alors que l'éducation était si peu répandue dans nos campagnes et que l'on ne comptait encore que trois maisons de ce genre à Québec, Montréal et Nicolet. Aussi les personnes à l'aise qui peuplaient les bords de la rivière Chambly, animées du plus pur patriotisme et d'un désir ardent de répandre l'éducation, décidèrent de se cotiser entre elle pour que chaque paroisse fit instruire deux élèves à St. Hyacinthe. Dieu qui avait des desseins particuliers permit que les deux Larocque fussent choisis, et c'est ainsi que Mgr. Charles fit son entrée au Collège de cette ville. Pendant le cours de ses études, il se distingua par la grande régularité de sa conduite et l'ascendant particulier qu'il prit sur ses confrères. Il était respecté de tous et se montrait écolier modèle. Ses talents brillèrent, mais dans la lutte il eut quelque fois le dessous, car il lui fallait compter avec l'intelligence vive et le travail constant de son cousin Joseph.

Il prit la soutane en 1828 et, pendant trois ans, professa la méthode, la versification et les belles-lettres. Ordonné prêtre le 29 Juillet 1832, il fut nommé vicaire à St. Roch de l'Acadian ; de là à Berthier, en 1833. En 1835 il fut appelé à Chambly comme directeur du Collège où il demeura un an. La paroisse de St. Pie le posséda comme curé pendant quatre ans, de 1836 à 1840. d'où il s'en alla résider à Blairfindie, puis en 1844 à St. Jean Dorchester qu'il ne devait quitter que pour prendre possession du siège épiscopal du diocèse de St. Hyacinthe.

Dans les différentes paroisses où il exerça le ministère il se fit remarquer par son éloquence et son aptitude aux affaires, et les anciens habitants de St. Pie parlent encore de lui avec éloge.

A St. Jean, il trouva un champ plus vaste pour exercer son zèle. Il y avait là une population nombreuse, comptant un certain nombre de protestants. Comme prêtre, il sut capter la confiance de ses ouailles, et comme citoyen, il

mérita l'estime et le respect même de ceux qui ne partageaient point ses croyances religieuses.

Car Mgr. Chs. Larocque n'était pas seulement un prêtre pieux et régulier, mais, doué d'un physique remarquable, grand de taille, à la mine imposante, il avait des manières qui le faisaient rechercher de la bonne société ; il aimait la conversation et il prit un grand ascendant dans la ville qu'il desservait. On le consultait dans toutes les entreprises importantes.

Il dota St. Jean d'un magnifique couvent qu'il plaça sous la surveillance des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et construisit une église spacieuse qui fait aujourd'hui l'ornement de notre ville sœur. Il fonda aussi un collège, mais son départ presque immédiat pour St. Hyacinthe en prévint le développement.

En 1854, M. le Curé de St. Jean accompagnait son Evêque, Mgr. Bourget, à Rome, où il assista à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Lors de son passage en France, il fut présenté à l'Empereur Napoléon III.

Pendant les trente ans qu'il fut curé, il se distingua comme prédicateur, si bien qu'on le jugea digne de prononcer l'oraison funèbre de Mgr. Lartigue, premier Evêque de Montréal. Il fut invité aussi à prêcher la St. Jean Baptiste à l'Eglise Notre-Dame à Montréal, et fit un discours fort remarqué. Nous citerons également le sermon magnifique qu'il prononça à St. Hyacinthe lors de la bénédiction de la première pierre du collège actuel.

Mgr. Larocque a aussi publié pendant qu'il desservait St. Jean, un livre de controverse qui a été remarqué dans le temps et a produit du bien.

Telle fut la vie du prêtre : voyons maintenant celle de l'Evêque.

Le Pape Pie IX, par sa bulle en date du 20 mars 1866, ayant nommé Mgr. Larocque évêque de St. Hyacinthe, celui-ci voulut se faire consacrer dans l'Eglise, où pendant une si grande partie de sa vie, il avait exercé les fonctions curiales. Il aurait voulu ne pas accepter le fardeau de l'épiscopat ; il y avait répugnance chez lui, car il lui semblait ne point posséder toutes les qualités requises pour faire un

Evêque ; mais il fallut se soumettre, et le 29 juillet 1866, Mgr. l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Montréal et d'Ottawa, le consacra évêque de St. Hyacinthe, ce jour se trouvant le 34e anniversaire de son élévation au sacerdoce.

Ce qui occupa d'abord l'attention de Mgr. Larocque, ce fut l'état dans lequel se trouvaient les finances de l'Evêché de St. Hyacinthe. Une dette énorme pesait lourdement sur l'Evêque ; les intérêts à payer annuellement étaient considérables et les revenus insuffisants. D'année en année, cette dette, alors de \$40 à \$50,000, s'accroissait, et il fallait des moyens énergiques pour faire face aux difficultés. Mgr. Larocque, en financier habile, (il en avait la réputation) n'était pas homme à négliger ces moyens. Il vit ce qu'il avait à faire, et prit une de ces résolutions extrêmes qui sauvent du danger, mais font quelquefois au cœur de ceux qui en sont les auteurs une plaie qui ne se cicatrise pas. Il résolut de laisser sa ville épiscopale, de s'éloigner de ses conseillers et de ses amis, d'abandonner son séminaire pour aller vivre dans une paroisse retirée, à Belœil, où il pourrait économiser suffisamment pour éteindre les malheureuses dettes de l'Evêché. C'était un sacrifice immense ; il voulut le faire. Pénétré du sentiment de ses obligations, il s'immola sans bruit et prit le chemin de l'exil. Ce sera un de ses plus beaux titres de gloire. Pendant sept ans il vécut loin de St. Hyacinthe, centre de ses pensées et foyer naturel de ses occupations, se soumettant à tous les inconvénients d'une pareille absence, aux voyages, à la multiplicité des correspondances. Mais il avait à cœur de vaincre ces embarras financiers, et Dieu qui scrute les consciences et les intentions voulut récompenser une si grande abnégation, en lui permettant de venir à bout de ses desseins. Monseigneur est mort, mais avant de mourir, il eut la consolation de voir disparaître entièrement cette dette considérable et son habileté et son dévouement triomphèrent des obstacles.

Pendant son épiscopat, il eut le bonheur, avec les Evêques du monde entier, d'assister au concile œcuménique du Vatican et de donner sa voix en faveur du dogme de l'in-

faillibilité du Pape. On ne pouvait pas attendre moins de celui qui, dans ses mandements, a fait preuve de tant de sollicitude pour maintenir, dans sa pureté, la doctrine catholique. Ses circulaires dénotent également qu'il tenait aux règles de la discipline et qu'il y attachait une grande importance.

Il y a deux ans, il eut la satisfaction de voir se réaliser un plan conçu par le premier évêque de St. Hyacinthe et auquel Mgr. Joseph Larocque avait travaillé lui-même. Ce fut l'introduction dans son diocèse de l'ordre des Frères Prêcheurs. Depuis plusieurs années on cherchait à faire venir en Canada les enfants du grand St. Dominique, et le premier dimanche d'octobre de l'an 1873, Mgr. de St. Hyacinthe présida lui-même à l'installation des Dominicains dans l'Eglise de Notre-Dame du Rosaire. Il eut donc l'avantage de fonder lui-même la première maison de cet ordre dans le pays.

Quand, il y a quelque temps, il se sentit atteint de la maladie qui devait l'emporter, il eut comme un pressentiment de sa fin prochaine. Il crut qu'il allait mourir et mit ordre à ses affaires. Il manifesta une grande résignation, demandant de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplisse et non la sienne. Quoique possédant un caractère vif, il endura patiemment ses souffrances. Lui qui avait été si régulier, il se prépara à la mort avec cet esprit de foi qu'il avait toujours possédé. Le jour de l'examen des élèves du Séminaire, comme les membres du Clergé du Diocèse étaient réunis en grand nombre, il chargea Mgr. Lafleche de leur demander en son nom pardon pour les fautes qu'il aurait pu commettre à leur égard, donnant ainsi un bel exemple d'humilité chrétienne. Pendant sa maladie, il exprima combien il regrettait que l'état de sa santé ne lui eût point permis de visiter plus souvent les citoyens de St. Hyacinthe. Il parla avec éloge de leur charité, de leur assistance régulière à l'Eglise, dit combien de fois il avait été édifié à leur égard et qu'il était content des habitants de sa ville épiscopale. ●

Monseigneur a rendu l'âme le quinze juillet dernier, vers

huit heures et demie du matin, après une longue et pénible agonie.

St. Hyacinthe a perdu en Mgr. Chs. Larocque un ami et un bienfaiteur. Bien des préjugés avaient été répandus contre lui par quelques personnes animées d'un esprit d'hostilité et de haine regrettables. Il est vrai qu'il était arrivé là sous des circonstances difficiles et exceptionnelles. Les passions politiques étaient alors très vives, et au milieu de l'effervescence générale, Mgr. de St. Hyacinthe, de concert du reste avec les autres Evêques de la Province, fut obligé de lancer un mandement à propos du projet de confédération, pour mettre en garde les électeurs et leur dicter leurs devoirs. C'est ce qui donna lieu de la part de quelques personnes, imbues d'idées hostiles au Clergé, de représenter l'Evêque sous un jour défavorable, afin de l'empêcher d'avoir cet ascendant que tout homme de sa position doit posséder sur ceux qu'il est chargé de diriger dans la bonne voie. On le redoutait ; on le calomnia, et on lui fit une guerre qui n'avait pour mobile que l'intérêt particulier. Dans la construction même de sa cathédrale, on opposa ses plans par dépit et vengeance, contrairement au vœu de la grande majorité des citoyens et au risque de nuire à la prospérité de la ville.

Monseigneur n'était pas homme à céder devant l'orage, son devoir d'Evêque d'ailleurs le lui commandait, et on ne peut s'empêcher de reconnaître aujourd'hui que sa conduite énergique exerça une influence salutaire dans le domaine des idées à St. Hyacinthe.

Maintenant que la tombe est refermée sur ce grand évêque, on pourra apprécier mieux les actes qu'il a faits. Il a rétabli l'équilibre dans les finances de l'Evêché ; au prix d'un grand sacrifice, il s'est exilé pour éteindre l'énorme dette qui écrasait le diocèse ; il a acquis à même ses deniers, au centre de la ville, le plus beau terrain qu'il y eut pour y asseoir la cathédrale future ; il a fait don personnellement du terrain nécessaire à la construction de l'Eglise ; le collège de cette ville a reçu de lui une somme de \$4000 pour l'instruction de la jeunesse ; il a légué ses biens pour former

un fonds qui mettra l'établissement épiscopal à l'abri des dettes qui jusqu'à présent l'ont obsédé. Il a donc fait beaucoup ; la ville lui doit de la reconnaissance, et il passera à bon droit, dans l'avenir, comme un des Evêques qui auront opéré la plus grande somme de bien dans le diocèse de St. Hyacinthe.

## TONG-KING OCCIDENTAL (ANNAM.)

### LA SITUATION.

Mgr. Puiginier, vicaire apostolique du Tong-King occidental, écrit d'Ha-Noï aux "Missions Catholiques" le 1er mai 1875 :

Connaissant votre dévouement pour les chrétiens du Tong-King, si éprouvés par les massacres et par les désastres que leur ont fait subir les lettrés, je vous adresse quelques renseignements sur leur situation actuelle. (1)

A mon retour de Saïgon au Tong-King occidental, le 6 janvier dernier, les missionnaires, les prêtres indigènes et les chrétiens accoururent de toutes parts à la rencontre de leur père absent depuis 8 mois. Je n'avais jamais vu pareil empressement, et la joie eût été égale de part et d'autre sans le souvenir de nos récents malheurs. Mais la misère de mes chrétiens et les blessures dont plusieurs portaient encore les traces me rendaient leur rencontre bien pénible. Ils venaient avec l'espoir d'apprendre que justice leur serait rendue ; malgré toutes mes démarches, je n'avais pu, hélas ! obtenir aucune promesse formelle à cet égard. J'ignore encore si le gouvernement français exigera du gouvernement annamite la punition des meurtriers de nos prêtres et de nos chrétiens, et la réparation des dommages immenses qui nous ont été faits.

Les chrétiens dispersés ont enfin pu rentrer dans leurs anciens villages, à l'exception d'une paroisse qui commence à peine de se constituer ; mais leur indigence est extrême. Les neuf-dixièmes n'ont point encore de maison ; ils habitent, par groupe de trois ou quatre familles, dans de mauvaises baraques de trois ou quatre mètres carrés. J'ai distribué de larges aumônes, sans parvenir à soulager tous

(1) Voir les Nos. 41 et 44 de nos *Annales*.

— ces malheureux dont la plupart n'ont absolument que leurs mains pour gagner leur vie : buffles, instruments de labour, tout leur a été enlevé. La disette de riz est venue augmenter la misère : la récolte de la fin de l'année 1874 a été généralement mauvaise, et, sur plusieurs points, entièrement perdue. D'autre part, les contributions et les corvées publiques sont fort lourdes, de sorte que même les dâiens riches ne font plus de travaux.

Il aurait été de toute justice de dispenser du tribut les villages chrétiens, pillés et incendiés par les lettrés. Il n'en est rien : on exige d'eux, comme des autres villages, le tribut et les corvées. Ils n'ont pas de quoi s'acquitter : n'importe : on les poursuit, on les persécute, on les emprisonne.

En ce moment, la famine afflige près de sept cents chrétiens de ma mission ; dans quelques-unes, elle est horrible. Des prêtres m'écrivent que leurs paroissiens sont tellement exténués, que beaucoup n'ont pas même la force de se tenir debout ; il en est qui, dans l'espace de dix jours, ne voient pas un grain de riz. Le nombre de ceux qui meurent de faim est considérable ; on les compte chaque jour par centaines. J'ai envoyé un prêtre rechercher, le long des routes, les chrétiens qui meurent sans secours religieux. En Europe, on ignore à peu près ce que c'est que la famine ; au Tong King, pays jusqu'à présent fermé au commerce et où la population surabonde, ce fléau est assez ordinaire.

A la famine, les mandarins ajoutent les vexations. Ces jours derniers, on m'a communiqué, de plusieurs provinces, les ordonnances de préfets et de sous-préfets qui, obéissant à un décret du ministère, prescrivent de faire le recensement des chrétiens. Toutes ces pièces, y compris celle du ministère, portent, comme de coutume, les termes injurieux contre la religion chrétienne. Le nouveau traité défend bien l'emploi de ces expressions, comme il défend les recensements particuliers et l'obligation imposée jusqu'ici aux chrétiens de déclarer, tous les trois mois, s'il y a, ou non, des missionnaires dans leur village ; mais le gouvernement annamite ne semble pas se préoccuper beaucoup de l'observation de ces clauses, même après l'échange des ratifications qui vient de se faire à Hué. A chaque instant,

ce sont de nouvelles vexations qui coûtent cher à nos chrétiens, car tout se termine par une somme d'argent donnée aux mandarins inférieurs et à leurs employés.

Nous ne sommes plus au temps des persécutions ouvertes et officielles où le prêtre avait l'espoir du martyre ; mais nous avons encore un grand pas à faire pour arriver à la vraie liberté de religion. Nous aurions tort de nous plaindre de ces tracasseries au moment où le Saint-Père est abreuvé de tribulations ; aussi n'ai-je pas tant l'intention d'exprimer une plainte que de vous faire connaître notre situation, afin que vous nous accordiez une part dans vos prières.

Je vous ai parlé, au commencement de ma lettre, de chrétiens qui portent encore les traces des blessures reçues à l'époque des massacres. J'ai rencontré un grand nombre de ces vaillants confesseurs de la foi, vieillards, hommes faits, enfants de dix à quinze ans. Aux uns, les lettrés ont coupé les oreilles, aux autres, le nez ; d'autres ont les mains et les pieds brisés ; plusieurs sont infirmes pour le reste de leur vie et dans l'impossibilité de travailler. Ils se présentaient par groupes, parce qu'ils savaient que je leur distribuerais des secours particuliers. Ils ont reçu chacun trois ligatures (3 fr.) Les femmes et les enfants dont le mari ou le père ont été massacrés ont reçu aussi une part p.orte dans la distribution des aumônes, J'ai vu cinq de nos élèves qui ont été pour ainsi dire hachés à coups de sabre par les lettrés. Je vous ai parlé d'eux dans une de mes précédentes lettres.

Tous les pillards et les assassins sont restés impunis. Bien plus, leurs principaux chefs ont été récompensés par le roi. Aucune restitution n'a été faite aux chrétiens, et même une partie de leurs biens sont au pouvoir des lettrés.

Si les hommes refusent de nous faire rendre justice, nous aurons Dieu pour nous, et c'est entre ses mains que nous remettons notre cause. Lui ne nous fera point défaut.

Nous tirons d'une lettre de Mgr. Puginier, en date du 2 mai, les passages suivants :

Une grande famine afflige une partie de ma mission : les chrétientés ravagées par les lettrés ou par les rebelles chi-

nois en souffrent d'une manière horrible. J'ai fait de larges distributions d'aumônes, mais il m'est impossible de donner suffisamment à tant de malheureux qui manquent de tout, même de cabanes pour s'abriter et d'habits pour se couvrir. J'ai, en outre, à assister les prêtres de quatorze paroisses dont les maisons ont été incendiées et qui ne peuvent nullement compter sur les secours de leurs chrétiens entièrement ruinés. Nous sommes fortement éprouvés, mais nous continuons quand même à travailler avec courage.

## MADAGASCAR.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre adressée par le R. P. Brégère à sa famille. Cette lettre est datée de Naméhana, décembre 1874.

“ A Madagascar, les lépreux abondent. Comme partout, ces pauvres déshérités sont rejetés loin des centres populeux, dans un ravin profond, ou sur un plateau isolé. Seulement, entre la nation civilisée et la nation sauvage il y a cette différence, que la première se croit devoir à elle-même de fournir aux premiers besoins de ces pauvres êtres, et d'avoir journellement pour eux quelques soins ; tandis que la seconde ne connaît ni ces pudeurs ni cette philanthropie. Elle rejette tout simplement de son sein le malheureux malade, et semble lui dire : “ Débarrasse nous de ta vue ; va où il te plaira, et là, vis ou meurs, c'est ton affaire. ” Du moins, en est-il ainsi à Madagascar, à quelques exceptions près. Nos malades malgaches s'isolent donc et se contruisent une petite case sur un de leurs champs, ou se groupent sur un terrain commun. A trois quarts d'heure de Naméhana, se trouve un de ses groupes : c'est ma léproserie d'Ambouloutara.

“ Venez faire avec moi une courte visite à mes lépreux.

“ Nous marchons à peu près trois quarts d'heure. — Mais où donc est-elle votre léproserie, me dites-vous ? — Ici, même. — Quoi ! ces niches à chiens sont la demeure de vos lépreux ? — Hélas ! oui. — Et votre église où est-elle ? — Je n'en ai point. Vous voyez cet arbre unique au tronc rugueux et au rare feuillage ; c'est à ses pieds que je réunis mes chrétiens. Je m'appuie à l'arbre, et ils se rangent en demi cercle. Un jour, leur délicate attention me ménagea une surprise, je trouvai au pied de l'arbre une jolie pierre plate pour m'asseoir, Aujourd'hui le gazon l'a recouverte d'un tapis vert et moelleux. Avancez, et voyez d'abord ces cases. L'architecture en est plus que modeste ; il suffit d'une demi-journée pour les construire. Voici le procédé : à l'aide d'un *angady* (pelle lourde et longue), on

creuse dans la terre un trou de deux mètres carrés sur un demi-mètre environ de profondeur. La terre, rejetée sur les bords, est pétriée et forme les murs, qui s'élèvent à la hauteur d'un demi-mètre au-dessus du trou. Sur ces murs, on jette une sorte de toit en joncs plats, et la case est faite. Une ouverture d'un demi-mètre environ de hauteur y donne entrée. Chaque lépreux a sa case. Là est son lit, une simple natte sur la terre nue, son foyer, sa petite provision de riz et d'eau : c'est tout son avoir.

“ Ma petite communauté compte de vingt à vingt-cinq personnes, hommes, femmes et enfants. Vous allez les voir. Nous avons été aperçus. Les voilà qui sortent en rampant de ces espèces de tombeaux pour se réunir sous l'arbre. Allons nous-mêmes nous y asseoir sur la pierre plate recouverte de gazon.

“ — Bonjour, mon père !

“ — Bonjour, mes enfants ! Comment allez-vous ?

“ — Nous allons tous très-bien.

“ — Ils vont tous très-bien, disent-ils ! et un sourire illumine ces figures noires et boursoufflées par la lèpre hideuse. Voyez ces pieds et ces mains sans phalanges, ces corps décharnés et rongés que recouvrent à peine des lambeaux d'une toile grossière de raffia ou de chanvre.

“ — Allons, mes enfants, chantez un cantique.

“ — Entendez-vous ces voix, cette harmonie, ces accords ! Moi, je ne les attends jamais sans émotion et sans plaisir. Les passants s'arrêtent au bord du chemin et moins habitués que moi, plusieurs se sont surpris versant des larmes. C'est que la lèpre n'a pas tout rongé dans mes enfants ; et, avec la voix, Dieu leur a laissé un esprit pour le connaître, et un cœur pour l'aimer ; et ils le chantent avec cet esprit et ce cœur, et leurs voix sont facilement harmonieuses et touchantes.

“ Repartons maintenant. Vous avez vu de vos yeux cette misère : des lépreux sans asile, sans biens, sans secours, sans soins, même sans cet asile, l'église, où toute misère a droit d'entrée, parce que le consolateur de toute misère est là qui l'attend. Ces pauvres délaissés sont cependant ma joie, ma consolation et mon espérance. Des sept postes qui

me sont confiés, aucun n'a pour la religion le zèle et la constance de mes lèpreux. Partout je pleure des défections ; là je n'en compte pas une seule ; là, l'hérésie me laisse tranquille. Un jour, cependant, un loup s'introduisit dans ma pauvre bergerie. Un protestant malgache vint insidieusement offrir à mes lèpreux, sous couleur de philanthropie, de l'argent et des étoffes. L'argument, fort pour tout le monde, est décisif pour tout malgache. Eh bien ! les offres de ce prédicant furent refusées. Le chef de la communauté, un esclave prenant la parole, harangua son petit peuple : Nous ne devons rien recevoir des protestants, dit-il c'est un " leurre pour nous faire perdre notre foi. Si nous avons " besoin de quelque chose, nous n'avons qu'à nous adresser " au Père, et il nous le donnera s'il le peut. " L'avis fut adopté à l'unanimité, et on laissa partir, comme il était venu, le prétendu philanthrope.

" Et, me direz-vous, où prenez-vous vos ressources pour fournir à leurs besoins ? Je vous avouerai d'abord qu'il m'est possible de subvenir à tous. Réduit à mes seules ressources, je n'ai pu songer à soulager que leurs plus pressantes nécessités. Mais voici que mon œuvre inspire déjà quelque intérêt, et j'ai reçu, il y a quelques mois, la somme relativement importante de cinquante francs. C'est juste ce qu'il faut pour couvrir momentanément les membres nus et malades de mes lèpreux. Mais à l'avenir qui y pourvoira ? Qui me donnera les moyens de construire, non une église somptueuse et vaste, mais un simple hangar pour mettre un peu à l'abri des intempéries des saisons, ces membres souffrants de Jésus Christ, et me procurer à moi-même la faculté de leur dire parfois la sainte messe ? Dieu, le père des malheureux, me viendra en aide, je l'espère. S'il le faut, j'irai tendre la main pour eux, qui ne le peuvent faire. L'inépuisable charité des catholiques d'Europe ne laissera pas sans secours des chrétiens, leurs frères. Ils se souviendront que c'est à Jésus-Christ lui-même, qu'ils feront l'aumône d'un peu de leur superflu. "

## LE IEU-KOUANG.

Le R. P. Palatre, S. J., missionnaire au Kiang-nan, adresse au journal "Les Missions Catholiques," la notice suivante, datée de Ki-kang-tsen, 24 juin 1874 :

Vers la fin de l'année dernière, un marchand vint me trouver et me dit :

" — Père, on m'a volé, il y a huit jours, pendant que je me trouvais à Tsin-pou pour mon commerce, 100 piastres et deux caisses d'habits. Ne pourriez-vous pas me permettre, pour découvrir le voleur, de faire faire le Ieu-kouang ?

" — Non ; lui répondis-je. Il n'est jamais permis à un chrétien de consulter les sorciers. "

Cette réponse attrista quelque peu le marchand ; mais il obéit, et il aima mieux subir une perte considérable que de commettre une faute grave.

Les païens n'ont pas la même délicatesse de conscience. Le Ieu-kouang est une opération magique fort usitée parmi eux pour retrouver les objets perdus. Les chrétiens savent qu'elle existe, mais il est extrêmement rare qu'ils puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres et dans le plus grand secret.

Un lettré chrétien du Pou-tong était, il y a deux ans, précepteur dans une famille païenne qui appela un sorcier pour faire le Ieu-kouang ; il assista à cette scène diabolique, et c'est de sa propre bouche que je tiens le récit qui fait l'objet de cette lettre.

Près du village de Sin-zé-hou, situé à deux kilomètres de la rive gauche de Ouang-pou, en face de Shang-hai et du quartier américain, habite une famille nommée Kio, dont le chef Kio-zeu-iong, mort il y a trois ans, laissa un commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-zao-ze.

Kio-zao-ze avait fait à son mari de splendides funérailles, et, le 18 de la douzième lune 1872, elle en avait célébré l'anniversaire avec un faste extraordinaire. Plusieurs milliers de piastres dépensés en ces deux cérémonies, autant par vanité que pour rendre service à l'âme du défunt, diminuè-

rent sensiblement le trésor de la famille, lorsqu'un nouveau malheur vint fondre sur elle : 250 piastres furent volées dans la maison, et les commis ne pouvaient, malgré leurs recherches, découvrir les voleurs.

“ — Il ne nous reste plus qu'à faire le Ieu-kouang, ” dit Kio-zao-ze. Elle donna ordre d'avertir secrètement un sorcier de venir chez elle vers neuf heures du soir.

Le sorcier arriva à l'heure indiquée ; mais, en homme habile, avant de procéder à l'opération, il imposa ses conditions.

“ — Je ne ferai pas le Ieu-kouang, dit-il à la veuve, à moins que tu ne promettes de me donner la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire vingt-cinq piastres, si le Ieu-kouang réussit. Et, comme il arrive quelquefois qu'il ne réussit pas, pour des raisons indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que lorsque tu m'auras remis cinq piastres, que je garderai comme salaire de mon travail. ”

Kio-zao-ze tenait trop à recouvrer la somme volée pour ne pas accepter ces conditions. Elle remit les cinq piastres entre les mains du sorcier.

Celui-ci demanda si dans les maisons environnantes les lumières étaient éteintes. On lui répondit que tous les voisins étaient couchés et que personne ne viendrait troubler l'opération. Il se mit en devoir d'y procéder.

Dans le salon de la famille entrèrent le sorcier, les deux premiers commis, Ha-mo, le fils de Kio-zao-ze, âgé de douze ans, et son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de se tenir dans le même appartement que les hommes, Kio-zao-ze assista à l'opération dans une chambre voisine, dont la porte, ouverte sur le salon, lui permettait de tout apercevoir.

Le sorcier prit une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille, et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma. Sur cette table, près de laquelle il s'était assis, il étendit une bande de papier jaune, longue de trente centimètres et large de cinq ; et, saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon : il le pria de lui venir en aide pour saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille,

entre les deux flambeaux, et, pour la soustraire à tous les regards, il la recouvrit d'une large feuille de papier blanc, longue d'un mètre.

— Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant ; y en a-t-il un à la maison ?

— Ha-mo, dit Kio-zao-ze à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Ne fais pas de bruit. Saisis le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins. ”

Ha-mo sortit. Quelques minutes après, il rentra et remit au sorcier un coq qui fut attaché par une corde au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que lorsque l'on réclamerait ses services.

Le sorcier demanda quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine.

Le riz, déposé sur la table en sept endroits différents, et grain par grain, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle, dont la base était tournée vers le mur, et la pointe vers l'opérateur, qui, sur chacun d'eux, plaça une tasse en porcelaine.

— Avez-vous de l'huile et sept mèches pour allumer des lampes ? Apportez. ”

On lui remit aussitôt un vase d'huile et une abondante quantité de mèches en moelle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses de porcelaine et y plongea les mèches qu'il alluma ; et, s'adressant à Ha-mo :

— Jeune chef de la famille, pourrais tu m'apporter une tasse d'eau froide ? ”

Ha mo s'exécuta de bonne grâce. Le sorcier plaça la tasse d'eau en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées. Il tira ensuite de sa boîte magique une cassolette à trois pieds, la déposa entre les deux flambeaux rouges et la remplit de petits morceaux de bois de sandal, auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva en l'honneur de Satan.

— Grande dame, dit le sorcier, j'ai un service à te demander. Nomme-moi toutes les personnes qui habitent ta maison. ”

Kio-zao ze les nomma.

— Avant le vol, il y avait peut-être quelque étranger chez toi ?

— Oui ; un homme de Tsang-zo a couché ici, la nuit qui a précédé la disparition des 250 piastres.

— Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre. ”

Kio-zao ze écrivit les noms et les lui donna.

— Maintenant, grande dame, il est nécessaire d'apporter trente à quarante piastres et de les déposer sur la table. ”

Cette demande froissa quelque peu Kio-zao-ze. Elle n'en comprenait pas la raison et craignait peut-être que le sorcier ne voulût, à l'avance, percevoir la dime des 250 piastres, qui, n'étaient pas encore retrouvées.

— Il n'y a plus de piastres à la maison.

— Grande dame, s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération, car elle ne réussira certainement pas. ”

Nouvel embarras. Kio-zao-ze, ne pouvant rétracter sa parole, eut recours à un autre moyen.

— Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres ?

— La chose est indifférente ; piastres, argent en lingots, objets en argent, tout cela m'est également utile. ”

Kio-zao-ze alla chercher un écrin et déposa sur la table des bracelets et d'autres bijoux pour une valeur de quarante piastres.

— Cela suffit. ”

Et, prenant le papier sur lequel étaient écrits les noms des personnes qui habitaient la maison et de l'étranger de Tsang zo, le sorcier le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux.

Le bois de sandal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta dans l'encre, s'agita au-dessus de la cassolette et se mit à écrire des caractères dans le vide. Après avoir ainsi écrit trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération. Il écrivit ensuite, sur une feuille de papier, des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette, au-dessus des bijoux.

“ — Maître, dit-il au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq protestations en regardant la cassolette ? ”

Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon.

“ — Grande dame, peut-être vais-je t'offenser, en t'adressant cette demande. Voudrais-tu te prosterner cinq fois, avec ton fils, devant la cassolette ? ”

Kio-zao ze et Hamo se soumièrent, comme le premier commis, à l'invitation du sorcier, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques. Ils en auraient fait cinquante, si cela eût été nécessaire.

Lorsque Kio-zao-ze et son fils se furent relevés, le sorcier prit un fauteuil et le plaça à quatre pas de la table.

“ — Jeune chef de la famille, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil et d'obéir à tous mes ordres ; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer, après avoir allumé les flambeaux rouges. Regarde-le sans discontinuer. ”

Ha-mo s'installa dans le fauteuil et ouvrit de grands yeux.

Le sorcier reprit son pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractères dans le vide, puis, le plongeant rapidement dans la flamme du bois de sandal, il prononça des paroles mystérieuses.

Il avait déposé, sur un coin de la table, une vingtaine de petites bandes de papier ; il les couvrit de caractères et les remit au même endroit. Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant, à qui il recommanda de fermer les yeux ; puis, prenant son pinceau, il l'agita en face des yeux de Hamo, écrivant dans le vide une foule de caractères intelligibles. Cela fait, il prit une des petites bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée sur le mur, et, lorsque la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la dirigea, par un mouvement précipité, vers les yeux de l'enfant en prononçant des paroles qu'aucun des assistants ne pouvait comprendre. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que la dernière bande de papier fut brûlée.

“— Jeune chef de la famille, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention ! Toi seul pourras voir ce qui va se passer. Les yeux d'un enfant ont seuls la vertu de découvrir ces choses mystérieuses. Sur le grand papier collé au mur, des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes. Regarde bien, tu pourras les lire. Tu verras ensuite, sur le même papier, se dessiner, avec tout son ameublement, la chambre où les 250 piastres ont été volées ; puis la porte s'ouvrira. Tu apercevras une personne entrer. Alors redouble d'attention. Tu me diras si c'est un homme ou une femme ; sa taille, son âge, ses habits te seront, faciles à reconnaître ; elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira. Attention ! ”

Ha-mo écarquilla les yeux avec plus de courage que jamais. Le sorcier, en attendant le résultat, se mit à fumer. Après avoir tiré de sa pipe à eau quelques bouffées de tabac, il interpella l'enfant.

“ — Vois-tu quelque chose ? ”

“ — Rien n'arrive, ni caractères ni chambre. ”

“ — Patience ! attendons un peu. ”

Au bout de cinq minutes, le fils de Kio-zao ze rompit le silence.

“ — Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées. ”

“ — Repose-toi un instant ; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération. ”

Il trempa alors son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille collée sur le mur. Puis, ouvrant sa boîte magique, il en tira de nouvelles bandes de papier sur lesquelles il écrivit des caractères, les alluma à la flamme du bois de sandal, les agita comme précédemment de haut en bas, le long de la grande feuille, puis les dirigea avec précipitation vers les yeux de l'enfant.

“ — Maintenant, ouvre les yeux et regarde ; caractères, chambre et voleur, tout va paraître sur le mur. ”

“ — Je ne vois rien, absolument rien, ni chambre, ni voleur ; à force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble, et sur la table et sur le mur. ”

Le sorcier était déconcerté.

“ — Allons ! un peu de patience dit Kio-zao-ze à son fils. La chose en vaut la peine ; il faut absolument retrouver ces 250 piastres. Patience donc ! et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs. ”

“ — Quant à toi, ajouta-t-elle en s'adressant au sorcier, recommence ton opération, si cela est nécessaire. ”

Le sorcier recommença jusqu'à dix fois. Ha-mo se retournait en tous sens sur le fauteuil qu'il trouvait moins moëlleux que son lit ; et ses yeux s'obstinaient à ne rien voir. Il était près de deux heures du matin ; les coqs du voisinage chantaient déjà, et celui qui était attaché sous la table se mit à leur répondre, en dépit de la consigne.

“ — Retirons-nous, dit Kio-zao-ze mécontente. Le jour ne tardera pas à paraître ; il est inutile de rester ici plus longtemps. ”

La réputation et l'honneur du sorcier étaient compromis. Il proposa à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante et s'engagea à recommencer ses diableries, sans nouveau salaire.

“ — Reviens aujourd'hui à la même heure qu'hier. ” dit-elle au sorcier.

Chacun se retira.

Le soir, vers neuf heures, le salon de Kio-zao-ze s'ouvrait pour une nouvelle séance. Deux sorciers s'y trouvaient réunis, celui de la veille et un autre qui venait lui prêter son secours. Les mêmes personnages prenaient place autour d'eux. Kio-zao-ze se disait que deux sorciers réussiraient mieux qu'un ; elle se croyait déjà sûre de recouvrer ses piastres. Ha-mo espérait occuper moins longtemps le fauteuil de la présidence et comptait sur une nuit plus heureuse que la précédente. Chacun se berçait d'espérance.

Le sorcier de la veille commença l'opération. Ha-mo arriva au fauteuil à point nommé, ouvrit les yeux d'une manière irréprochable, et finit par dire qu'il ne voyait rien. Ce début déconcerta et l'opérateur et les assistants.

Le second sorcier se mit à l'œuvre, non sans quelque inquiétude. Finalement la grande feuille de papier collée

sur le mur resta aussi blanche pour les yeux de Ha-mo, que pour ceux des autres personnes : rien ne s'y dessinait.

“ — Quelle étrange chose ! ” se disaient les sorciers. Et ils se mirent à recommencer leurs diableries. La troisième opération fut nulle, et la quatrième ne réussit pas davantage.

“ — Grande dame, dit à Kio zao-ze le sorcier de la veille, il doit y avoir, dans la maison voisine de la tienne, ou un mort, ou une femme en travail d'enfant.

“ — Il y a un homme enfermé depuis longtemps dans son cercueil.

“ — Inutile de continuer, reprit notre homme. Avec une femme en travail d'enfant ou un mort pour voisins, le Ieu-kouang ne réussit jamais.

Kio-zao-ze dut se contenter de cette explication, et les sorciers quittèrent sa demeure pour n'y plus rentrer.

Laissons au démon ses caprices ou ses impuissances. Mais il est une explication plus péremptoire que celle de ses adeptes. Dans le salon de Kio-zao-ze, il y avait un homme de trop : le lettré chrétien.

Quand un chrétien se trouve mêlé au groupe qui entoure la table d'un sorcier, la puissance de Satan subit ordinairement un échec. Il est arrivé plus d'une fois, sur le quai de Shang-hai, que des hommes, voués aux sciences occultes, ont vu leurs opérations échouer complètement et ont plié bagage pour aller s'installer ailleurs en disant : — “ Il y a ici dans la foule quelque chrétien ; je ne puis agir en sa présence.”

Des séminaristes se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant des sorciers, aux jours de promenade, dans les rues ou sur les quais de Shang-hai. Il leur suffisait de faire en secret le signe de la croix ou de prononcer quelque pieuse invocation, pour mettre le démon en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête aux siens.

Si le Ieu kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-zao-ze, comme il réussit ailleurs, la cause n'en doit pas être rejetée sur le cadavre du voisin. Par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait, le lettré a sans doute fait échouer toutes les manœuvres diaboliques des sorciers.

## DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Lundi, le 6 du courant, huit Sœurs de Ste. Anne quittaient leur Maison-Mère de Lachine, pour les missions lointaines de l'Isle Vancouver, Colombie Anglaise, diocèse de Victoria. Elles étaient accompagnées du Rvd. M. S. White, sous-diacre, se destinant aux missions du Diocèse d'Orégon-City.

Le but généreux de ces Religieuses dévouées est de porter secours à leurs florissantes maisons de Victoria, de New Westminster et à leurs belles missions sauvages de Coutchine, et de Ste. Marie, où elles sont attendues avec anxiété déjà depuis plusieurs mois.

